

composée de mes trois escadrons. L'artillerie était aux ordres du capitaine Vaudrey, le fils du colonel d'artillerie qui, en 1836, engagea tout son régiment dans l'entreprise qu'on a appelée l'« échauffourée de Strasbourg ».

Le général Bazaine conduisait en expert les marches de nuit, et la nôtre se passa sans autre incident que l'enlèvement d'un avant-poste ennemi. Fait assez rare dans l'histoire des guerres, ce fut le général qui répondit lui-même en espagnol au : « *Quien vive?* » (« Qui vive? ») de la vedette mexicaine. Le petit groupe de cavaliers fut lestement enveloppé; cependant, l'un d'eux put s'échapper et porter l'alarme au camp de Comonfort. Nous arrivâmes en vue des retranchements de San-Lorenzo à la pointe du jour, et les Mexicains aussitôt ouvrirent le feu contre nous. En même temps nous prenions l'ordre de bataille suivant :

L'infanterie à droite, déployée par bataillons. A gauche et à sa hauteur, la cavalerie marchait en bataille, ayant seulement une ligne de flanqueurs, pour protéger son flanc gauche; au centre, c'est-à-dire entre l'infanterie et la cavalerie, nos huit pièces de canon s'avancant de front sur la même ligne que nous, s'arrêtant pour faire feu, rattelées après chaque coup de canon et se portant immédiatement en avant.

Nous marchâmes dans cet ordre jusqu'à cent mètres du village. Là, pendant que l'infanterie posait ses sacs à terre et se précipitait au pas de course sur les retranchements qu'elle enlevait du premier élan, nous, les cavaliers, nous prenions le grand trot pour nous porter derrière San-Lorenzo, couper la route aux fuyards et les rejeter dans l'Atoyac, dont nous nous étions empressés d'occuper le seul passage guéable. Le combat ne dura pas une heure, et encore peut-on appeler un combat cette brusque attaque, presque immédiatement suivie de la déroute complète de l'ennemi?

Comonfort fut surpris par la hardiesse et la rapidité de notre manœuvre. Il s'était imaginé que les choses se passeraient autrement; que, par exemple, notre artillerie prendrait méthodiquement et traditionnellement position pour chercher à éteindre le feu de la sienne, et qu'elle attendrait, avant de se porter en avant, qu'elle eût obtenu ce résultat. Mais le général Bazaine, qui fit preuve, en cette circonstance, d'un réel talent militaire, s'était rendu compte du moral de son adversaire et avait conclu que l'audace et l'impétuosité de l'attaque vaudraient mieux que toutes les préparations et constitueraient la meilleure tactique à employer contre lui. Le succès le plus complet répondit à cet habile calcul. L'ennemi abandonna dans ses positions ses morts et ses blessés, nous laissant dans les mains, comme trophées de la victoire, 1,200 prisonniers, 3 drapeaux, 11 fanions et 8 belles pièces de canon, supérieurement attelées.

Le général Bazaine, acclamé par ses troupes, après cette brillante affaire, dont elles avaient pu comprendre le mécanisme et admirer la rapidité, devint, à partir de ce jour-là, le grand favori de l'armée. Le soldat, heureux et fier de se sentir commandé par un véritable homme de guerre, lui prodiguait les marques d'une confiance illimitée, aveugle. Mais, comme il arrive toujours, sa popularité était taillée aux dépens de celle qu'aurait pu obtenir le général en chef. On les comparait tous les deux. Et cette comparaison n'était pas à l'avantage du général Forey. Je l'ai déjà dit, notre commandant en chef, au dire de ses pairs eux-mêmes, était un excellent officier d'infanterie et ne le cédait à personne comme courage et comme énergie. Mais avec l'âge il s'était un peu alourdi et avait perdu de son activité physique. Il était resté trop longtemps à Orizaba, où, disait-on calomnieusement, le retenaient les charmes d'une belle pharmacienne. Les soldats ne se

gênaient pas pour lui reprocher ses lenteurs, ses indécisions, son apathie. Il avait fallu, prétendaient-ils, que Comonfort vînt nous insulter jusque dans notre camp pour que le général Forey se décidât à le punir de son audace. En outre, dans les rares circonstances où il apparaissait parmi eux, il se montrait rude, prompt à s'emporter, d'un abord décourageant. Il ne sortait de son Cerro de San-Juan que comme Jupiter de ses nuages, la foudre à la main, et il fallait être de son intimité pour apprécier des qualités d'esprit et de cœur que le public ne soupçonnait pas.

Quelle différence avec le général Bazaine ! De jour, de nuit, dans la tranchée, au bivouac, on le voyait perpétuellement circuler sans faste, sans embarras, sans escorte, à pied, la canne à la main, l'air bonhomme, causant familièrement avec tout le monde, plaisantant avec le soldat, l'écoutant, lui expliquant ce qu'il avait à faire et comment il devait le faire, marchant, en somme, très habilement à son but, qui était de supplanter son chef. Ce chef, on le croyait jaloux de lui. On disait, un peu légèrement, que s'il lui avait donné les trois escadrons et les trois bataillons de plus qu'il demandait, le général Bazaine aurait certainement enveloppé et fait prisonnière l'armée de Comonfort tout entière, à San-Lorenzo. Ce qu'il y a de certain, c'est que le général Forey refusa à son lieutenant la permission que ce dernier lui demandait de poursuivre, dans leur déroute, les Mexicains et de les empêcher de se rallier, dût-on, pour les atteindre, aller jusqu'à Mexico. Il lui prescrivit de rentrer et de reprendre sous Puebla la direction du siège des deux forts. Le général Bazaine dut s'incliner et revenir avec la majeure partie de ses troupes, laissant pourtant au général Neigre, posté à Santo-Domingo, en avant de San-Lorenzo, une colonne composée de mes deux fidèles escadrons de chasseurs d'Afrique, d'un bataillon et demi d'infanterie et de

deux sections d'artillerie, une de la Garde et celle des canonniers marins. Le général Neigre revint bientôt lui-même sous Puebla, et je restai seul à la tête de la colonne.

J'aurais voulu que l'ennemi tentât quelque chose, et je déplorais qu'il fût trop démoralisé pour paraître devant nous. Il était vexant de penser qu'à Cholula, à six lieues en arrière de l'armée, nous étions perpétuellement en alerte et sous les armes, tandis que maintenant, aux avant-postes, nous jouissions d'une sécurité inaltérable. Enfin, je me consolais de mon inaction en lisant les ordres du jour dans lesquels le général Forey adressait force éloges à mes escadrons, et dans lesquels j'étais moi-même honorablement cité. Les récompenses avaient plu sur mes chasseurs, et bientôt le général Desvaux, qui méritait légitimement sa part de leur gloire et de nos succès, par la forte éducation militaire qu'il avait donnée au régiment, en Algérie, tenait à nous témoigner sa satisfaction par la flatteuse lettre autographe suivante :

« A Monsieur le colonel du Barail, commandant le 3^e régiment de chasseurs d'Afrique.

« Constantine, le 5 juillet 1863.

« MON CHER COLONEL,

« Je suis bien heureux d'avoir à vous envoyer les félicitations de la division de Constantine pour la série d'actions glorieuses accomplies par le 3^e régiment de chasseurs d'Afrique. J'ai suivi avec un intérêt particulier les opérations de votre régiment; outre la part qu'elles apportaient au succès général de l'armée du Mexique, elles venaient éclairer les discussions engagées au sujet du rôle de la cavalerie. Vous avez prouvé, Dieu merci, que notre arme, entre des mains habiles

comme celles du général de Mirandol et les vôtres, sera toujours l'arme des résultats décisifs, surtout dans les terrains qui lui conviennent.

« Vos chasseurs ont été admirables d'entrain et de courage. J'avais l'espoir que vous sauriez tous vous faire remarquer, mais vous avez dépassé mes espérances. Sans doute, les circonstances vous ont été favorables; mais vous étiez à la hauteur de ces circonstances, et vous avez su en tirer tout le parti possible. Vous avez recueilli les fruits de votre travail, de vos études, et ceux mêmes qui autrefois contestaient l'utilité de ces exercices qui donnent confiance, adresse, solidité au cavalier, doivent être revenus de leur erreur.

« M. le commandant de Tucé a conduit sa troupe à Atlixco d'une manière fort distinguée; faites-lui mon compliment.

« Soyez l'interprète de la division de Constantine et le mien en particulier, auprès de tous vos officiers, sous-officiers et soldats. Témoinnez aux blessés la part que nous prenons à leurs souffrances. Laissez-moi vous serrer cordialement la main et comme chef et comme ami.

« Tout à vous.

« *Le général commandant la division
de Constantine,*

« DESVAUX.

« Dites mes amitiés au général de Mirandol, au lieutenant-colonel Margueritte et au 12^e de chasseurs. »

(Le général Desvaux avait été autrefois le lieutenant-colonel du 12^e de chasseurs.)

Un autre remède contre l'ennui consistait à visiter les haciendas des environs de Santo-Domingo, qui regorgaient de ressources de toutes sortes, et à renvoyer chargées, au camp, les voitures que l'adminis-

tration nous expédiait vides et qui rentraient bondées et suivies par des troupeaux de bestiaux.

Le camp français était dans l'abondance, pendant que les malheureux assiégés de Puebla mouraient littéralement de faim. Quand les intendants jugèrent qu'ils étaient plus que largement pourvus, l'ennemi continuant à ne pas paraître, je dus ramener à l'armée mon infanterie et mon artillerie, en passant par le quartier général. Lorsque j'y parvins, le général Forey sortait de chez lui, avec un officier mexicain envoyé en parlementaire par la place, et qui prenait congé en se confondant en formules de politesse. Cela me parut d'un très bon augure. D'ailleurs, tout le monde savait que les défenseurs étaient aux abois. Tous les jours, il sortait de Puebla une quantité de pauvres diables qui désertaient et qui, pour manger du pain, semblaient trop heureux de changer de drapeau, en s'engageant immédiatement dans les troupes auxiliaires du général Marquez. Le commandant en chef me fit l'accueil le plus gracieux, et je repartis immédiatement, avec mes escadrons, pour Cholula, où nous attendait la plus enthousiaste des ovations. Toute la ville était pavoisée. Des arcs de triomphe de verdure étaient dressés dans les rues que nous devons traverser. Les cloches sonnaient à toute volée. La population, dans ses habits de fête, se pressait sur notre passage, tirant des boîtes et des pétards dans les jambes de nos chevaux, qui cabriolaient en désordre et augmentaient ainsi l'enthousiasme général. Il y eut procession solennelle, avec tous les cierges, toutes les lanternes, tous les saints et toutes les reliques qu'on put se procurer, et au Mexique, ces différents objets ne manquent guère. Le soir, il n'y avait pas une fenêtre qui n'eût ses lampions. Ce fut ensuite une retraite aux flambeaux, avec sérénade sur la grande place et devant le logis des principaux officiers. Mon « padre » ne savait comment me témoi-

Forey Forey

gner sa joie et son respect. Il voulait, cette nuit-là, me forcer tout uniment à coucher dans son propre lit. Ah! la victoire assouplit joliment les caractères autour de soi! Et pendant ce temps-là, à quelques kilomètres, Puebla agonisait!

May
Le 16, au matin, quarante pièces de canon avaient ouvert le feu contre les forts de Carmen et de Totimehuacan, dont elles avaient, en deux heures, fait taire l'artillerie et bouleversé les défenses.

A midi, le général Mendoza, chef d'état-major d'Ortega, était venu en parlementaire pour traiter de la reddition de la place. Le feu avait été aussitôt suspendu, quitte à le reprendre à une heure, puis à quatre heures, pour préparer l'assaut du lendemain matin. On ne parvenait pas à s'entendre, parce que le général Forey exigeait que l'« arrogante Puebla » se rendît sans condition. Le général Mendoza rentra donc sans avoir rien conclu, mais après avoir obtenu que la réouverture du feu serait reportée au lendemain. Le gouverneur de Puebla employa ces dernières heures de répit à faire détruire tout ce qu'il put de son matériel. On scia les affûts, on noya les poudres et on brisa les fusils de toute la garnison, qui fut immédiatement licenciée.

Au lever du jour, les zouaves, qui étaient de garde auprès du fort de Loretto, virent venir à eux une foule desarmée. C'était une partie de la garnison qui désertait en masse. On croisa la baïonnette devant elle pour l'arrêter, et, après quelques minutes de confusion, on écoula ces pauvres gens sur les derrières de l'armée; on leur fixa un emplacement pour bivouaquer provisoirement. L'armée partagea avec eux les provisions qu'elle avait en abondance, et ils restèrent là, entourés d'un cordon de sentinelles, attendant qu'on décidât de leur sort.

A la même heure, le général Forey recevait un par-

lementaire qui lui apportait la belle lettre suivante du général Ortega :

« EXCELLENCE,

« Le manque de munitions et de vivres ne me permettant pas de continuer la défense de la place, j'ai dissous l'armée qui servait sous mes ordres, et brisé son armement, y compris toute l'artillerie.

« La place est donc aux ordres de Votre Excellence, qui peut la faire occuper si elle le juge convenable, et prendre les précautions nécessaires afin d'éviter les malheurs qui seraient la conséquence d'une occupation de vive force, sans raison actuellement.

« Les généraux, officiers supérieurs et subalternes se trouvent au palais du Gouvernement et se rendent prisonniers de guerre.

« Je ne puis me défendre plus longtemps, sinon Votre Excellence ne doit pas mettre en doute que je l'eusse fait.

« ORTEGA. »

Au reçu de cette lettre, le général Forey fit occuper les forts abandonnés, et notamment ceux de Guadalupe et de Loretto qui commandaient la ville.

Ces belles lignes d'un chef vaincu passèrent sous les yeux du général Bazaine. Pourquoi, hélas! en 1870, les avait-il oubliées? Pourquoi ne les copia-t-il point purement et simplement, pour les envoyer au prince Frédéric-Charles? Pourquoi le maréchal de France ne profita-t-il point de la leçon que lui avait donnée le général mexicain, en lui apprenant comment on accepte la défaite, après avoir fait tout son devoir, pour tâcher d'obtenir la victoire?

L'arrogante Puebla était prise. Sa chute faisait tomber entre nos mains 20 généraux, 303 officiers supé-

rieurs, 1, 179 officiers subalternes et plus de 11,000 sous-officiers et soldats. Quel traitement devons-nous réserver à cette garnison vaincue ?

Cette question fut encore la cause de vives discussions entre le général en chef et le ministre de France, dont les relations en devinrent plus aigres, s'il était possible. M. Dubois de Saligny fit remarquer que les défenseurs de Puebla s'étaient rendus sans condition, qu'ils n'étaient protégés par aucune convention, qu'on en pouvait, par conséquent, faire ce qu'on voulait. Et il conclut en demandant qu'Ortega et ses officiers fussent déportés à Cayenne, tout au moins exportés à la Martinique.

— C'est vrai, répondit le général Forey, il n'y a pas de convention écrite; mais, à défaut de ma signature sur un papier, il y a les lois de l'honneur qui m'engagent encore plus. Il y a les traditions de la confraternité militaire auxquelles je ne faillirai pas. Par l'opiniâtreté de sa défense et la valeur que ses principaux chefs ont déployée, cette armée a pu exciter les colères des hommes politiques. Elle a forcé notre estime et notre considération, à nous autres, soldats. Et jamais je ne supporterai qu'on traite en malfaiteurs ces braves gens.

Plus radicaux encore que M. Dubois de Saligny, les généraux mexicains qui servaient les Français, le général Almonte, le vieux général Woll, qui, lui pourtant, était d'origine française, proposaient une mesure encore plus sommaire. Ils voulaient qu'Ortega et ses officiers fussent fusillés, purement et simplement. Le général Forey ne se donna même pas la peine de répondre à ces deux sauvages, qui, du reste, plusieurs années après, devaient trouver dans l'Indien Juarez un imitateur, et dans le drame de Queretaro la réalisation de l'infamie qu'ils avaient méditée sous Puebla.

Pour n'avoir plus à revenir sur la destinée de nos

prisonniers, je dirai tout de suite que le commandant en chef la régla de la façon suivante. Il décida que tous les officiers seraient conduits en France, comme prisonniers de guerre. On choisit parmi les sous-officiers et soldats environ 5,000 hommes qui consentirent à être incorporés dans les troupes du général Marquez, nos auxiliaires, et les autres durent être employés aux travaux de terrassement du chemin de fer, dans les Terres-Chaudes.

La masse des prisonniers fut concentrée à Amozoc. Puis on la forma en colonne. On l'encadra entre plusieurs bataillons français et on la dirigea sur la Vera-Cruz. Pour empêcher tout ce monde de s'échapper en route, on avait pris une précaution assez singulière : on avait coupé les boutons de tous les pantalons; de sorte que tous, aussi bien les généraux que les simples soldats, étaient obligés de tenir leurs culottes à deux mains en marchant, ce qui leur ôtait la possibilité de courir. Pourtant, quand on arriva au port d'embarquement, 13 généraux, 110 officiers supérieurs et 407 officiers subalternes seulement répondirent à l'appel. Les autres avaient pris la poudre d'escampette, et parmi eux, le général Ortega, qui avait suivi la colonne jusqu'à Orizaba et qui, là, avait réussi à disparaître. Il était dans son droit, ayant refusé de prendre aucune espèce d'engagement et n'étant point prisonnier sur parole.

M. Dubois de Saligny profita de cette fuite en masse pour déblatérer contre nos généraux, auxquels il ne pouvait pardonner le siège de Puebla, qui avait donné à ses pronostics optimistes un si éclatant démenti, et qu'il s'obstinait à représenter comme un fait de guerre inutile, provoqué par le désir qu'avaient les chefs de l'armée de rédiger des bulletins retentissants. Seul, le général Bazaine trouvait grâce à ses yeux, parce que le madré compère s'abstenait de toute critique et

était parvenu à faire croire au ministre de France qu'il abondait dans ses vues.

Le 19 mai, l'armée française entrait solennellement dans Puebla au son de ses trompettes, clairons, tambours et musiques, enseignes déployées. Le général Forey, qui la précédait à la tête de son état-major, me parut surpris et — faut-il le dire? — consterné de l'aspect morne que présentait sa conquête. A la porte de Puebla, pas une autorité pour le recevoir, pas un officier, personne. Dans les rues, pas un curieux pour nous regarder; aux fenêtres, pas une femme pour nous sourire. Nous entrions dans une ville morte. Nous traversions des quartiers complètement bouleversés, non point par nos projectiles, qui n'en avaient atteint qu'une faible partie, mais par les travaux de défense et par les obstacles matériels accumulés partout, dans les rues barricadées, dans les maisons, dans les églises et les couvents. Nous marchions au milieu d'un abandon et d'un silence lugubres et saisissants, et nous arrivâmes ainsi jusqu'à la grande place centrale, magnifique esplanade entourée sur trois côtés de portiques.

En face de nous, la cathédrale, avec sa façade peuplée de statues blanches, ses portes de bois de cèdre revêtues d'ornements de bronze, ses deux hautes tours aux toits de briques vernies surmontés d'une lanterne qui porte elle-même un globe et une croix de marbre, sa coupole de faïence jaune et verte sur laquelle se dresse la statue de sa patronne, Notre-Dame de Guadalupe. Les trente cloches qui garnissent l'une des tours et dont quelques-unes sont colossales, étaient muettes, comme la ville elle-même. Mais son intérieur resplendissait d'argent et d'or, avec ses grands lustres d'argent aux bobèches d'or, dont le principal pèse, dit-on, cent quarante-quatre kilos, avec ses urnes d'où s'élancent des fleurs artificielles d'orfèvrerie, avec, dans le lointain, son autel qui supporte des chandeliers d'argent

massif de trois mètres de haut. C'était un éblouissement au milieu de la désolation.

L'armée s'installa dans Puebla. En rendant la place, le général Ortega avait écrit qu'il céda à l'épuisement de ses vivres et de ses munitions. Pour les vivres, le général disait vrai. Mais, pour les munitions, c'était une autre affaire. J'ai déjà dit que nous avons amené devant Puebla 56 bouches à feu. Nous apportions avec nous, et nous reçûmes par nos convois d'approvisionnement, pendant les deux mois que dura le siège, 24,342 projectiles. Du 17 mars au 17 mai, nous en envoyâmes sur la place et sur les forts 10,430.

J'ai déjà dit aussi que les assiégés disposaient de 151 pièces de canon, et que la nuit du 17 au 18 mai avait été employée par eux à détruire tout ce qu'ils avaient pu de leur matériel, à faire sauter les magasins à poudre, à scier les affûts, à faire éclater les obus. Néanmoins, le capitaine d'artillerie, baron Berge, chargé de faire l'inventaire de nos prises, le 19 mai et les jours suivants, trouva encore 117 bouches à feu en état de tirer. Il trouva en même temps 17,000 charges de coups de canon, c'est-à-dire plus que nous n'en avions nous-mêmes dans nos caissons, le jour de l'investissement.

Évidemment, on aurait pu réduire la place par la famine, en instituant autour d'elle un blocus rigoureux, puisqu'elle n'épuisa pas contre nous son formidable armement. Mais l'honneur des armes exigeait davantage. Nous avions à prendre la revanche de notre échec du 5 mai de l'année précédente, et, en outre, il fallait bien un coup de force pour imposer la terreur aux libéraux que nous venions de combattre, et pour donner aux conservateurs que nous venions défendre de la confiance en notre force militaire.

Les deux mois que nous venions de passer devant Puebla avaient été marqués, dans les Terres-Chaudes,

par quelques incidents fâcheux, auxquels il fallait s'attendre et se résigner. D'abord, à la Vera-Cruz, la fièvre jaune avait fait son apparition avec une intensité et une précocité extraordinaires, décimant la garnison, laissant les survivants tellement anémiés qu'ils ne pouvaient plus faire aucun service et n'épargnant que le bataillon des nègres abyssins qui, habitués aux chaleurs torrides de l'Afrique équatoriale, résistaient admirablement au fléau.

De plus, jusqu'au débarquement du corps de réserve de six mille hommes, qui arriva le 1^{er} avril, notre ligne de communication avec la côte, amincie par la concentration générale de toutes nos forces autour de Puebla, fut souvent menacée, et les guérillas mexicaines tentèrent quelques coups de main heureux sur des convois insuffisamment protégés.

De toutes ces affaires, la plus terrible et la plus glorieuse eut pour date le 1^{er} mai, pour héros une compagnie de la légion étrangère récemment débarquée, forte de trois officiers, de soixante-deux hommes, commandée par le capitaine Danjou, et pour théâtre Palo-Verde. Cette compagnie était partie de Chiquitte avant le jour, pour aller au-devant d'un convoi de munitions et de trois millions en pièces d'argent qui montait de la Vera-Cruz sur Puebla. Arrivée à Palo-Verde, à sept heures du matin, elle y fut attaquée par mille hommes d'infanterie mexicaine et huit cents cavaliers, embusqués là pour surprendre le convoi. Le capitaine Danjou fit former le carré et réussit à se réfugier dans un bâtiment abandonné, que sa résistance allait rendre célèbre et qu'on appelait Cameron. Ces soixante-cinq braves, cernés et enveloppés dans ce refuge, n'avaient aucun secours à attendre, et leur perte était certaine.

On les somme de mettre bas les armes. Ils répondent à coups de fusil et tiennent bon. Les heures

s'écoulaient. Les Mexicains criblent de balles Cameron. La compagnie répond coup pour coup. Vers midi, on entend dans le lointain la sonnerie de clairons qui s'approchent rapidement. Un instant, les nôtres se croient sauvés. C'étaient trois bataillons, de quatre cents hommes chacun, qui venaient renforcer les Mexicains. Les Français se voient perdus, mais, décidés à ne pas se rendre et à vendre chèrement leur vie, ils continuent à combattre. Les trois officiers tombent mortellement frappés. Autour d'eux, vingt-huit hommes tués ou grièvement blessés sont couchés. Les autres, tous atteints par le feu, continuent le combat jusqu'à ce qu'ils aient épuisé leur dernière cartouche.

Il est six heures du soir, et depuis sept heures du matin, ils luttent sans boire ni manger. L'ennemi s'empare de Cameron, d'où ne part plus un coup de fusil. Il a fallu onze heures à trois mille hommes pour en abattre soixante-cinq, et trois cents Mexicains tués ou blessés gisent sur ce champ de bataille. Ce fait d'armes remplit l'ennemi d'admiration et le frappa de terreur. Depuis, nos convois ne furent plus attaqués.

Après avoir, comme il convient, rédigé un bulletin pompeux, qui rappelait un peu trop ceux de la Grande Armée, pour faire connaître les résultats de notre victoire à l'armée, au Mexique et à la France, le général Forey s'était installé au palais du Gouvernement. L'infanterie échangea ses campements contre le séjour plus confortable des fameux cadres qui lui avaient coûté si cher à conquérir. Quant à mes escadrons, ils retournèrent passer quelques jours à Cholula, avec le général de Mirandol et moi. Et nous eûmes pour nous distraire le spectacle de nombreuses fêtes et d'interminables processions qui célébraient nos succès. C'était la fête des « Rogations », la fête des « Indiens », celle des « Moissonneurs », et on partagea l'enthousiasme entre l'envahisseur et le bon Dieu.

Pendant trois jours, les églises vomirent dans les rues un flot de reliques, de statues de saints, de papes, d'abbés, de confesseurs et de martyrs, escortées par des nuées de chérubins en costume de danseuses de l'Opéra. C'était presque un mardi gras, car tout le monde était vêtu en costumes du seizième ou du dix-septième siècle.

La marche était terminée par l'image du Christ sur la croix, figurée avec un naturalisme épouvantable, avec la figure convulsée, couverte du sang qui coulait de la piqûre des épines, les genoux écorchés et saignants, et un vêtement de seigneur hidalgo en lambeaux. Le clergé dirigeait tout cela avec un air de componction et de béatitude indicibles, et les Indiens se prosternaient dans la poussière en se bourrant la poitrine de grands coups de poing. C'était touchant, mais un peu comique. Et la musique! Clarinettes, cornets à piston, trombones, ophicléides, grosses caisses, cymbales nasillaient, glapissaient, rugissaient, mugissaient, tonitruaient, toujours des valse, des polkas, des scottish, que les musiciens exécutaient de mémoire et sans cahiers de musique, pas trop mal, d'ailleurs, mais trop souvent.

Cette musique accompagnait la procession. Mais un autre orchestre restait sur le parvis de l'église, et, à ma grande surprise, je retrouvai là les instruments, les airs, les motifs, les mélodies de la musique arabe qui m'était si familière. Le soir, la fête recommença avec accompagnement de pétards et de feux d'artifice, car les Indiens sont passés maîtres dans l'art de la pyrotechnie. Les musiciens, gorgés de pulque, faisaient rage toute la nuit, tant et si bien que, le troisième jour, le général de Mirandol, en entendant recommencer le charivari, qui mettait ses nerfs dans un état abominable, n'y tint plus. Il commanda un piquet de chasseurs d'Afrique pour conduire toute la musique au violon et l'y garder

Musique arabe e inold

jusqu'au lendemain matin. Les malheureux diables s'étaient enfuis de tous les côtés, à l'apparition des cavaliers, et il fallut leur donner la chasse dans tous les villages environnants. C'était un peu excessif, mais il fallait bien pardonner quelque chose au pauvre général qui avait tant souffert.